

Charlotte Plumel

Les lettres d'Elise



ROMAN

Charlotte Plumel

Les Lettres d'Elise

© Charlotte Plumel, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6496-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À toutes les femmes...

Prologue

Juillet 2021

Il y a des jours où l'on sent, on sait, que rien, vraiment rien ne se passera comme on l'aimerait. Cette journée en faisait partie. Déjà, mon réveil n'a pas sonné. C'est un détail qui pourrait paraître anecdotique, surtout lorsqu'on dort sous une tente en plein cœur d'un campement militaire dans le désert. Mais je vous promets que cela m'a mis la puce à l'oreille : dès le réveil, je m'étais convaincue que la journée s'annonçait « merdique ». J'étais loin du compte.

Le matériel a commencé à déconner vers 11h du mat'. L'équipe m'a prévenue qu'on allait sûrement devoir faire ça de manière « artisanale », si la perche pour le son n'était pas réparée à temps. Ça voulait dire avec le téléphone. Pour une interview qu'on prépare depuis des semaines, ça fait chier non ?

Et puis, il y a eu LE truc qui a tout fait basculer. Le calme ambiant a soudain pris fin.

En quelques secondes à peine, autour de nous, c'était le chaos. Les tirs se rapprochaient mais moi, paralysée par l'angoisse et la panique, je n'entendais plus rien, je ne voyais plus rien. Ma vie se déroulait en avance rapide, avec une alternance de flash et de bruits sourds. Et puis, tout s'écroula. Le mouvement venant de ma droite, que je n'avais pas anticipé, son cri déchirant, et son bras qui passe devant mes yeux pour me propulser à terre. Puis, le son métallique du tir de kalash. En une seconde à peine, mon monde tel que je le connaissais, tel que je l'aimais, explosa. Le temps que je revienne complètement à moi, une image se figea à jamais dans ma mémoire : lui, allongé à mes côtés, ses yeux magnifiques qui ne me regardaient plus, mais contemplaient désormais un néant inaccessible. Et le sang qui coule. Trop de sang. Suivi d'une vive douleur dans l'abdomen, une auréole rouge qui s'agrandit rapidement et mon cerveau - ce traître - qui se remet soudain en route pour comprendre que je viens de perdre ce que j'avais de plus précieux au monde.

Autour de moi, le monde tourna brutalement. Puis ce fut le black-out.

Je vous le disais, une bonne journée, bien merdique.

CHAPITRE 1

Avril 2022

Le vent soufflait en bourrasques effrayantes depuis le début de l'après-midi. La pluie martelait le sol, et le ciel était un pur camaïeu de nuances très sombres. Une ambiance de fin du monde, me dis-je absorbée par la tempête qui faisait rage.

La salle d'attente attenante au cabinet de ma psy était presque vide. Elle accueillait les patients de plusieurs spécialistes du bien-être physique et mental et de la rééducation. La région était vaste et peu peuplée, si bien que ce cabinet rayonnait sur plusieurs kilomètres alentour, permettant aux habitants de nombreux hameaux et villages d'avoir accès à des soins, malgré le désert médical qui menaçait.

Contrairement à beaucoup de gens, la pluie m'apaisait, et mieux, elle me berçait. Pour la première fois depuis longtemps, la musique lancinante des gouttes contre la vitre, associée au silence qui régnait dans la salle, me permirent de me laisser aller à fermer les yeux pour un essai de méditation. Et surtout, ne penser à rien. Et surtout pas à ÇA.

— Tu dors ?

La petite voix fluette me fit sursauter et rouvrir aussi vite les yeux pour chercher du regard la source de cette intrusion vocale. Assise à ma droite, une paire de petits pieds se balançait en rythme, dans le vide, des mains appuyées fermement de chaque côté de la chaise, et à l'autre bout de ces petits membres, se trouvait une petite fille. Ses yeux bleus rieurs la dévoraient littéralement, ce qui me troubla. Elle était complètement débraillée, un pull bien trop grand couvrait à peine ses épaules, son jean élimé était parsemé de trous, et ses chaussures... Que dire de ses chaussures ? ! Elles étaient tellement usées que je me demandais franchement quelle était leur utilité. La fillette ressemblait à un tableau de Picasso, avec un assemblage de formes et de couleurs toutes trop différentes les unes des autres pour être cohérentes, le visage déformé en moins. Ses traits étaient doux et fins, et son minois parsemé de taches de rousseur, associé à ses cheveux châains coiffés en deux nattes approximatives, lui donnait un air de Fifi Brindacier. Son regard bleu marine curieux et intense était fixé sur

moi. Je ne l'avais encore jamais vue, mais allez savoir pourquoi, elle me plut instantanément.

— Pourquoi tu dormais ? insista Fifi

— Je ne dormais pas, je me reposais.

— Les yeux fermés ? Tu n'as pas peur de t'endormir ?

— Non, pas vraiment. Et puis, imagine que je me sois vraiment endormie, j'aurais pu compter sur toi pour me réveiller, non ? la taquinai-je.

— Ça c'est sûr, je suis un super réveil !

Aussitôt le zozotement de la fillette révéla, un ricanement se fit entendre à l'autre bout de la salle d'attente. En me penchant légèrement sur le côté pour en identifier l'origine, je remarquai une autre patiente, plutôt jeune également, assise dans un fauteuil roulant, qui nous observait d'un regard sombre. Celle-ci, pour le coup, je l'avais croisée une ou deux fois déjà, et son regard triste et amer m'avait marquée. Il me rappelait le mien.

Loin de se laisser impressionner, ma nouvelle voisine sauta sur ses pieds et se plaça face à moi, visiblement heureuse d'avoir de la compagnie pour discuter.

— Comment tu t'appelles ?

— Elise. Et toi ?

— Léa ! Mais tout le monde m'appelle Martine, ajouta-t-elle en levant les sourcils. Il paraît que c'est une petite fille qui joue dans un film, mais je l'ai jamais vu.

Je compris immédiatement la comparaison et souris. C'est vrai que le tempérament de cette petite rappelait celui du personnage de Martine, dans *Le grand chemin*¹. Espiègle et sauvage, elle essaye tout au long du film d'initier son nouveau copain Louis, venu de la ville, aux charmes de la campagne.

La petite se tourna vers la jeune fille du bout de la salle pour lui poser la même question. Un silence s'imposa puis une petite voix murmura :

— Shérazade.

— Oh ! Comme la princesse des milles et une nuit ! s'exclama Léa, les yeux

brillants.

— Crois-moi ma petite, j'ai rien d'une princesse ! répliqua cyniquement l'intéressée.

— Et pourquoi t'es dans un fauteuil ?

— Je t'en pose des questions, moi ?

La brusquerie de la réponse ne fit pas ciller Léa, mais elle n'insista pas davantage et se retourna pour me faire à nouveau face. Elle devait sûrement me juger plus apte à la conversation.

— Tu es toute seule, Léa ?

— Oui, j'ai rendez-vous avec Magalie, l'orthophoniste. J'y viens deux fois par semaine après l'école. Comme c'est à côté, j'ai pas besoin qu'on m'emmène. Et toi ?

— J'ai rendez-vous avec la psychologue.

— Ah oui, ça me dit un truc une psycho...loque, déclara-t-elle. Je crois que j'en ai déjà vu une fois. C'est quoi, déjà ?

— Psycho-lo-gue. C'est quelqu'un qui soigne les bobos dans la tête.

— Ah mais oui ! C'est elle que mes parents m'ont emmenée voir quand j'avais 8 ans, parce que je devine les choses plus vite que les autres à l'école.

Je devinai que cette jeune fille si vive avait sûrement été diagnostiquée Haut Potentiel Intellectuel, ou HPI pour les intimes. Une de mes collègues à la rédac' avait travaillé sur le sujet juste avant que je parte en mission. Elle m'avait raconté les contours de cette nouvelle appellation très en vogue, popularisée par la série du même nom, et qui semblait mieux définir les personnes qu'on qualifiait avant de « surdouées ».

— ... Mais papa dit que ça ne me définit pas et que je suis bien plus que trois lettres, continuait Léa avec des étoiles dans les yeux. Alors on en parle pas. Je suis Léa, c'est tout, dit-elle en haussant les épaules.

Je la regardais se dandiner, ses vêtements improbables bougeant au gré de ses mouvements. Elle avait un sourire magnifique, qui réchauffait le cœur. Elle inspirait confiance, mais je comprenais que, paradoxalement, et en raison

sûrement de sa particularité, elle devait être assez seule.

— Et toi, tu la vois pourquoi, la psy ?

— Parce que... hésitai-je, ne sachant pas trop quoi lui répondre. Parce qu'il y a des choses dans ma tête qui me rendent très triste. Mais je n'arrive pas à en parler.

— Ah bon. Et comment elle fait pour te soigner, du coup ?

— Ah, ça Léa, c'est une bonne question, soupirai-je en haussant les épaules. Je n'ai moi-même pas encore la réponse. Mais elle m'écoute, me pose parfois des questions...

— Ah bah, pour ça, t'es vraiment pas obligée d'aller voir un docteur, alors ! Moi, je peux le faire très bien si tu veux ! s'exclama Léa avec enthousiasme.

C'était presque vrai. Depuis près de six mois que je venais deux fois par semaine, je peinais toujours à voir le moindre progrès. Malgré les séances de sophrologie qu'elle me prodiguait, mes angoisses surgissaient encore au moindre bruit sourd et mes insomnies, bien que plus espacées, me pourchassaient encore. Au même moment, comme si elle m'avait entendu l'invoquer, Camille, ma psychologue, passa la tête.

— Bonjour Elise. On y va ? m'invita-t-elle de sa voix douce.

Une fois debout, j'aperçus de manière plus nette le visage de Shérazade, toujours prostrée dans son coin, près du cabinet de la kiné. Elle était jolie malgré son visage fermé. Ses cheveux noirs très courts, ainsi que sa peau mate, trahissaient des origines arabes probablement, mais ses yeux hazel étaient clairs et perçants. En croisant son regard, je la vis se figer et m'observer malgré elle. Léa rompit ces quelques secondes d'affrontement visuel quand elle se décala en sautillant pour me laisser passer et me fit un clin d'œil entendu.

— J'espère qu'on se reverra vite, me chuchota-t-elle complice.

Je souris en acquiesçant. En pénétrant dans le cabinet de Camille, je songai à quel point les deux rencontres que je venais de faire étaient différentes sur un point en particulier. Shérazade avait bel et bien remarqué quelque chose sur mon visage. Un signe distinctif et impressionnant, que Léa semblait néanmoins ne pas avoir relevé. Ou bien peut-être tout simplement qu'elle s'en fichait ? Pourtant,

c'était très difficile de la manquer : une grande cicatrice rouge et boursouflée me barrait la joue droite, de la tempe au menton.